Mélodie Miller

Le serment

Copyright © 2023 Mélodie Miller

Sakura Editions

Tous droits réservés.

ISBN : 9798860637498

En préambule

En général, j'écris dans le silence le plus total. Une fois n'est pas coutume, j'ai rédigé ce roman, en musique. Afin de vous transporter dans ce drame psychogénéalogique, j'avais besoin de m'immerger dans un univers sombre et glaçant.

Pour accompagner votre lecture, retrouvez ci-dessous les ambiances qui m'ont inspirée tout au long de l'écriture.

Disponibles sur Spotify (Playlist *Le Serment*) et YouTube.

- Baldur's Gate : bande originale et, en particulier les chansons *Down by the river* et *Nightsong*.
- Christina Perri : *A thousand years*
- Lofi Girl : *Halloween lofi radio*
- Russell Shaw : *Let me tell you a story*
- Borislav Slavov : *Quirky bones*
- Maclaine Diemer : *Newly awakened*

Si vous avez d'autres titres à me suggérer, n'hésitez pas !

Bonne lecture !

Un crime impuni,
Deux sœurs dans la tourmente,
Un canal où flottent leurs ombres.
Un serment pour les unir,
Et dans les ténèbres les lier.
Un médaillon pour les guider,
Jusqu'au canal où flottent les ombres.

Bruges, 1830-2023

Les émotions que l'on n'exprime pas ne meurent pas.
Elles sont enterrées vivantes et reviennent nous hanter plus tard sous une autre apparence.
Sigmund Freud

Prologue

Bruges

1830

Floutée par les nuages, la pleine lune répandait sa lueur blafarde sur les tombes du cimetière d'Assebroek. La dernière demeure de Marguerite Declerck, une simple pierre de granit, se dressait à l'opposé des fastueux caveaux familiaux. Un bouquet de fleurs des champs en ornait la terre encore fraîche, ainsi que ce texte brodé en lettres de sang sur un ruban blanc.

Je te vengerai, j'en fais le serment.

La jeune femme se pencha sur la pierre, y déposa un baiser du bout des doigts, puis se releva en frissonnant. Elle réajusta son habit de béguine tout en balayant une larme de rage sur ses joues rougies par le froid.

À 26 ans, Louise en paraissait 20 à peine tant elle était menue. Ses cheveux courts dissimulés sous le voile bleu encadraient un visage régulier. Elle arborait le menton volontaire et le nez retroussé des femmes de sa famille. Sa lanterne éclairait des taches de rousseur enfantines et un regard vert mousse. Elle s'éclipsa sans faire de bruit, comme elle était venue, serrant dans ses poings le médaillon de Marguerite.

Lors du drame, Louise était là, elle avait tout vu. Sans pouvoir intervenir.

De retour du cimetière, après sa dernière prière, quand elle se coucha dans le lit en fer du Béguinage, le visage de l'agresseur vint la hanter, encore et encore, comme une ultime provocation.

Incapable de trouver le sommeil, elle attrapa son carnet de croquis et reproduisit au fusain les traits exacts du meurtrier. Puis, par peur des représailles, elle déchira rageusement la feuille et en dissimula les morceaux épars, sous une latte de parquet.

Au petit matin, les émeutes révolutionnaires s'étendirent à Bruges[1] et bientôt, il n'y eut plus personne pour s'intéresser au sort de la pauvre Marguerite.

Personne… sauf Louise, sa sœur bien-aimée.

[1] La révolution belge désigne la révolte du peuple belge contre l'autorité néerlandaise. Elle démarre lors des émeutes du 25 août 1830, à Bruxelles et s'achève le 4 octobre 1830 par la déclaration d'indépendance de la Belgique.

PARTIE 1

Le serment de ta lignée

1

Paris

2 septembre 2023

193 ans plus tard… l'espace de sept générations

C'est d'abord l'odeur de l'éther qui la réveilla. Un parfum sucré et doucereux. Puis vinrent le bruit des chariots, le bourdonnement des machines et la voix familière de son père, penché sur elle :

— Tu m'as fait une frousse bleue ! Comment te sens-tu ?

Encore faible, Marjorie cligna des yeux. Elle passa la main dans ses cheveux emmêlés, les joues blanches, le regard livide.

— Bof ! Envie de vomir.
— Le médecin a prévenu que c'était normal.

Agressée par la lumière blanche, la jeune femme referma les paupières. Le goutte-à-goutte de la perfusion s'écoulait à ses côtés, *plic*, *ploc*, comme un carillon assourdi. Depuis combien de temps était-elle là ? Que s'était-il passé ? Elle tenta de plonger dans ses souvenirs. Trou noir. Elle avait cru mourir, l'impression d'étouffer sans pouvoir rien faire. Elle avait perdu connaissance très rapidement. Son dos la lançait aussi, le matelas raide de l'hôpital peut-être. À moins que…

— Je suis tombée ?
— De tout ton long !

Marjorie se massa la nuque endolorie tout en essayant de remonter sur le matelas. Le cathéter planté dans la veine de sa main gauche l'en empêcha. Elle inspira une grande bouffée d'air, sa gorge brûlait encore. Mais ses yeux noisette avaient repris de l'éclat et ses joues rebondies, des couleurs. De longs cheveux blond cendré encadraient son visage délicat au nez retroussé. Avec ses pommettes hautes et sa peau de porcelaine, la jeune femme, à vingt-neuf ans, en paraissait vingt à peine.

— Je suis ici depuis longtemps ?

Son père l'aida à s'installer dans les oreillers. À son visage gris, ses yeux cernés et sa mâchoire serrée, on devinait son inquiétude. À ses vêtements froissés, une nuit sans sommeil.

— Hier soir, pendant notre dîner du vendredi. Tu n'as pas eu le temps de finir ton dessert. J'ai cru que tu t'étais brisé la colonne vertébrale en chutant.

Marjorie esquissa un piètre sourire. Le parfum des fraises lui revint en mémoire, puis la sensation d'asphyxie. Elle observa autour d'elle.

— Je suis où ?
— Aux urgences. Le médecin a préféré te garder en observation.

Il soupira. Tout était allé si vite. La minute d'avant, ils plaisantaient. La minute d'après, elle aspirait l'air en vain, le visage rouge et gonflé. Il s'était rejoué cent fois la scène, ne parvenant pas à s'endormir. Mais il ne voulut pas l'inquiéter.

— Je suis rassuré, tu as l'air d'aller mieux.

— Oui, je crois. Je me souviens maintenant de la charlotte aux fraises. À tomber ! risqua-t-elle dans un mauvais jeu de mots.

Antoine, son père, esquissa un sourire et serra ses mains dans les siennes. Ses veines apparentes, marbrées de taches brunes, contrastaient avec la peau laiteuse de sa fille. Elle eut peur en le regardant. Son teint cireux, ses cheveux blancs, ses épaules affaissées. Il avait pris dix ans en dix heures. Elle le fixa avec inquiétude.

— C'est si grave que ça ?

Il s'essuya le front, se frotta les yeux et tourna la tête vers la fenêtre.

— Ton visage a gonflé en quelques secondes. Tu ne pouvais plus respirer. Puis, tu t'es écroulée. C'était terrifiant. J'étais paralysé par la peur de te perdre. Sans la présence d'esprit des serveurs et la rapidité des secours, je ne sais pas…

Ponctuée du chuintement des machines, sa voix se brisa dans le silence de l'hôpital. Marjorie devina ses pensées. La dernière fois qu'il avait veillé quelqu'un, c'était il y a longtemps. Depuis, il survivait. Pour leurs filles.

— Tu es resté là ?

Il se reprit, s'éclaircit la voix et lança bravement.

— Toute la nuit. Et je peux t'assurer que ce fauteuil n'est pas douillet.

Sa paupière droite tremblait, sa peau fine était parcheminée, comme raclée par le chagrin. Dans son regard brun délavé, Marjorie lut la peur. Elle eut de la peine pour lui et embrassa sa main.

— Oooh ! Mon pauvre papou, j'imagine. Et Éloïse ? Tu l'as prévenue ?

Il se redressa sur son fauteuil, leva les yeux au ciel et reprit d'un ton plus sec.

— Tu connais ta sœur, encore par monts et par vaux. Elle cherche… je ne sais même plus quoi d'ailleurs. Enfin, elle cherche, toujours le nez dans ses bouquins et les mains dans la terre.

Marjorie sourit et se servit un verre d'eau. Penser à Éloïse lui faisait du bien. Elle l'imaginait dans son élément, l'Amazonie.

— Des plantes médicinales rares, papa, c'est le sujet de sa thèse. Aux dernières nouvelles, elle était du côté de Belém.

— Hum ! Je lui ai envoyé un message hier soir. Je ne suis pas sûr qu'elle l'ait reçu. Elle t'appellera quand elle aura le temps…

— Et du réseau, soupira Marjorie.

Sa sœur lui manquait. Aujourd'hui, tout particulièrement. Mais son téléphone sonna avant qu'elle ne s'enfonce dans ses sombres pensées et une voix claire retentit dans la chambre austère.

— *Holà,* sœurette, tu nous as fait des frayeurs !

Marjorie passa en visio et lui décocha une grimace. Éloïse lui rendit la pareille. Leur façon de se dire bonjour depuis l'adolescence.

— T'as du bol, regarde derrière moi, on était en ville pour le ravitaillement. J'aurais jamais reçu l'alerte de papa sinon.

Éloïse se trouvait sur le port de Belém, près des barques de pêcheurs multicolores. Derrière elle, on apercevait des bâtiments coloniaux en pierre jaune. C'était jour de marché. La place bruissait de l'animation des étals de pêcheurs, des marchands de fruits, de plantes médicinales et d'épices. Le klaxon des voitures et le brouhaha des motos masquaient sa voix.

— Quel boucan ! râla leur père. Éloïse, nous sommes à l'hôpital !

La jeune femme fronça les sourcils et regarda autour d'elle. Ayant trouvé ce qu'elle cherchait, elle recula s'abriter sous un porche délabré. Ainsi adossée à un mur crasseux, au milieu des toiles d'araignée, elle demanda.

— C'est mieux comme ça ?

Marjorie acquiesça d'un pouce levé. En soupirant, leur père ajouta.

— Je ne sais pas comment tu fais pour vivre là-bas !

Boucles rebelles rousses sous une casquette en toile colorée, yeux vert foncé, nez pailleté de taches de rousseur, Éloïse souffla un baiser, tout en éloignant, de la main gauche, les insectes volants.

— T'as raison, j'en peux plus de ces bestioles. Si tu voyais la grosseur des taons au campement. Et la douleur de leurs piqûres. Du coup, on évite le savon, ça les attire.

Marjorie sourit. Elle imaginait parfaitement la scène et l'odeur. Mais le visage de sa sœur, tanné par le soleil, l'égaya.

— En tout cas, tu es toute bronzée. Ça te va bien.

Éloïse lui décocha un clin d'œil et reprit.

— Un peu cramée, tu veux dire ? Bon, et toi, comment tu vas ? Tu pouvais pas attendre que je sois là pour faire ces bêtises ?

Un voile de tristesse passa sur le visage de Marjorie. Sa sœur était partie depuis trois mois déjà, une éternité.

— T'es pas souvent là, *sister* !

Menton volontaire, yeux pétillants, Éloïse balaya la remarque d'un rire joyeux tout en frottant son ventre avec gourmandise.

— Il paraît que le gâteau était délicieux.
— Pas eu le temps de goûter !

Leur père se pencha vers le lit pour répondre sèchement.

— Rien de drôle ! Ta sœur est tombée d'un coup, elle ne pouvait plus respirer. C'était terrible à voir, tu sais.

Le visage d'Éloïse se contracta. C'était infime, mais Marjorie la connaissait par cœur. Sourire disparu, regard tendu, la chercheuse accusa le coup.

— Ça va, papa, je plaisantais. Ça s'appelle « détendre l'atmosphère », fit-elle en mimant les guillemets.
— C'est pas le moment !
— Je suis morte d'angoisse et je n'ai pas dormi depuis ton message. Voilà ! Ça changera quoi si je le dis ? Excuse-moi de préférer rassurer ma sœur.

Marjorie posa la main sur le bras de son père.

— Oh, vous n'allez pas recommencer à vous chamailler tous les deux ! Je vais bien maintenant, t'inquiète.

Éloïse hocha la tête. Elle s'abritait les yeux du soleil tout en fixant l'écran. Du bout des doigts, elle dessina un cœur.

— Je t'aime fort. Promis, je rentre pour ton anniversaire. Trente ans, ça se fête !

Trente ans… sursauta Marjorie. *Il n'y a pas de hasard.*

C'était sa phrase préférée. À l'inverse de sa cadette, Marjorie croyait aux signes et aux coïncidences. Sur sa main, elle sentit passer un souffle, comme si une ombre en balayait le dos. C'était furtif, léger. Elle se figea net et fut prise d'une violente quinte de toux. Sous le regard perçant de son père, l'inquiétude revint. Elle fixait l'écran, incapable de répondre. Et fut interrompue dans ses pensées par la voix de dragon de sa sœur.

— Hey stop, j'entends tes divagations d'ici. T'es flippante ! Tout le monde peut développer une allergie du jour au lendemain, non ?

Marjorie avait perdu ses couleurs. Elle opina sans y croire. Son père répondit pour elle.

— C'est aussi ce qu'a dit le médecin. Ta sœur a fait une batterie d'examens, elle n'a rien. Personne ne peut expliquer ce qui s'est passé.

Personne ne peut expliquer…

La phrase résonna dans la tête de Marjorie. Et lui grignota le cœur. Elle avait six ans lorsque c'était arrivé. Elle l'avait appris en rentrant de l'école.

— Comment est-ce possible ?

— Mes pauvres petites, avait balbutié son père avec le regard perdu et la mine grave.

De nouveau, le souffle passa sur les doigts de Marjorie. Elle retira sa main avec précipitation et la glissa sous les draps. Un froid glacial pétrissait sa poitrine. Elle toussa sèchement. Les yeux rivés sur l'écran, elle entendit sa sœur commenter.

— On en a déjà parlé…

Son père l'interrompit d'un grognement, il détourna le visage. Éloïse continua.

— C'était un accident, papa. Personne n'y peut rien ni toi ni maman. Ce qui est arrivé à Marjorie n'a rien à voir. Allez, on se ressaisit. De toute façon, ça va couper, j'ai plus de batterie. Je vous embrasse fort, je vous aime.

La communication coupa brusquement, laissant Marjorie et son père mi-rassurés, mi-agacés.

— Ta sœur n'est jamais là, c'est facile pour elle.

Marjorie haussa les épaules. L'incident était passé, elle avait repris ses esprits.

— C'est sa manière à elle de gérer, papa. Tu te rappelles comme elle avait tout le temps peur pour moi avant ? C'est mieux comme ça. Allez, viens, qu'est-ce que tu dirais d'un café au lait crémeux ? Ils doivent en servir à la cafétéria. C'est ton préféré.

Son père sourit et hocha le menton. Marjorie attrapa le peignoir rangé au pied de son lit. Mais la tête lui tournait. Et la sombre ritournelle des souvenirs revint la hanter.

Maman est morte le jour de ses trente ans.

Arrière-grand-maman aussi.

Fébrile, Marjorie tendit la main à son père. Sa vision venait de s'obscurcir, un film opaque s'était posé dessus.

Et s'il ne me restait que vingt-deux jours à vivre ?

2

Paris

4 septembre 2023

Après vingt-quatre heures d'observation, Marjorie sortit de l'hôpital dans l'après-midi, accompagnée par son père. Le médecin lui avait prescrit un kit d'urgence comprenant de la Ventoline, un antihistaminique, des corticoïdes et un stylo injectable d'adrénaline au cas où une crise se reproduirait. Épuisée, elle somnola tout le week-end, entre deux séries Netflix et trois grilles de mots croisés. Son père et sa sœur l'appelèrent plusieurs fois pour prendre des nouvelles. Inquiète, Éloïse avait décidé de rester quelques jours dans la ville de Belém. C'était plus simple pour le Wifi et les recherches sur internet. Elle résuma à Marjorie ce qu'elle avait trouvé.

— Écoute ça ! En France, l'allergie alimentaire concerne pratiquement deux millions d'adultes[2]. Et tu sais quoi ? Une personne peut manger un aliment pendant des années avant de développer une allergie. Selon ton degré d'anticorps, l'allergie empruntera des formes plus ou moins graves, du simple urticaire au choc anaphylactique, comme tu as eu. Heureusement, tu as été secourue à temps. Du coup, grande sœur, finies les fraises, les framboises et même les cerises. Promis ?
— Oui ! Et par rapport aux trente ans ?
— Arrête de te prendre la tête avec ça. C'est une pure coïncidence.

Devant l'assurance de sa scientifique de sœur, Marjorie avait essayé de ne plus y penser. Le lundi suivant, jour de rentrée scolaire, elle reprenait son emploi de bibliothécaire à la médiathèque d'Issy-les-Moulineaux. Un bâtiment moderne, composé de béton, métal rouge et baies vitrées. Une large pile de livres à trier l'y attendait ainsi que son collègue, Clément, vêtu de son habituel jean noir et d'un sweat-shirt à capuche trop grand pour lui. Elle lui avait écrit pendant le week-end lorsqu'elle n'était pas encore sûre de pouvoir retravailler si vite.

Il la couva d'attentions.

— Comment vas-tu ? Tu as réussi à te reposer ? On a beaucoup de travail aujourd'hui. N'hésite pas à me dire si je peux t'aider. Il n'y a que nous au planning cette semaine. Emma, la stagiaire alternante, est en cours. Si tu veux, je m'occupe de la littérature générale et tu prends les ouvrages historiques, je sais que ce sont tes préférés.

La jeune femme le remercia d'un sourire, tout en déposant sa veste sur le porte-manteau. Elle partageait avec Clément un bureau avec de grandes fenêtres donnant sur une cour intérieure bordée d'arbres au feuillage déjà roux. Elle colla son front sur la vitre.
— L'automne arrive bientôt, je crois que c'est ma saison favorite. Et toi ?

Derrière de petites lunettes rondes à la Harry Potter, les yeux clairs de Clément pétillèrent. Il ébouriffa ses cheveux bruns, fit mine de réfléchir sérieusement, puis déclama, la main sur le cœur.

[2] Source : www.futura-sciences.com

— Douce Marjorie, *les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone*[3]. Les arbres perdent leurs feuilles, les jardins se dénudent, le ciel est gris, la neige n'est pas encore là et ma collègue préférée risque de mourir en mangeant des fraises. Non, moi, je n'aime pas trop l'automne.

Marjorie recula en riant pour s'asseoir à son bureau.

— Quel comédien ! Lève-toi, idiot.
— Seulement si tu acceptes d'aller déjeuner avec moi, je me suis langui pendant ton absence, le temps m'a semblé si long. Tu connais l'histoire, *un seul être vous manque et tout est dépeuplé*[4].

La jeune femme secoua la tête tout en attrapant quelques livres sur sa pile.

— Ça y est, c'est reparti ! Je n'ai été absente que deux jours. T'as pas l'impression d'en faire des tonnes ?

Clément se releva en s'époussetant et vint s'appuyer sur sa table, le regard moqueur. Il entonna d'un air joyeux.

— Deux jours bien trop solitaires. Oui, nous deux, ça y est, c'est reparti. Je sens que ça va être une semaine merveilleuse. *C'est toi et moi contre le monde entier*[5]…
— Allez, pousse-toi, sois sérieux, on ouvre dans vingt minutes. Garde tes jolies tirades pour tes cours de théâtre.
— J'essaierai, gente et belle dame, mais vous me rendez fou ! *Pardonnez mon émoi. C'est si délicieux… c'est si nouveau pour moi !*[6]

Marjorie leva les yeux au ciel en soupirant.

— Tu m'agaces, Clément. Je vais aux toilettes.
— Besoin de moi ?
— Bouge de là ! fit-elle en riant.

Dans le silence de la médiathèque encore déserte, les mots de sa cadette lui revinrent à l'esprit. C'était lors d'une de leurs nombreuses conversations en visio. Malgré la distance et leurs différences, les deux sœurs s'adoraient. Il ne s'écoulait jamais plus d'une semaine avant qu'elles ne s'appellent. C'est Éloïse qui avait démarré.

— Ton collègue est trop mignon et tu lui plais. Qu'est-ce que t'attends ? T'as décidé de rester célib toute ta vie ? T'as fait vœu de chasteté ou quoi ?
— Arrête, Éloise, tu sais bien qu'on bosse ensemble.
— Oui, et ? Tu veux que je te parle de tous les gars avec qui j'ai travaillé et avec qui…
— Stop, toi et moi, on est très différentes. Jamais pendant le travail.

Éloïse s'était moquée, prenant la voix de crécelle que Marjorie détestait.

— Jamais pendant le travail, jamais au sport, jamais sur les réseaux sociaux. En fait, t'es madame jamais. Tu crois qu'il va tomber du ciel ton prince charmant ou quoi ?
— Le prince charmant n'existe pas.
— Dieu merci, qu'est-ce que ce serait chiant, non ? Bon, tu nous le présentes quand ton Clément ?
— De une, jamais ! Et de deux, c'est pas *mon* Clément !

---

[3] *Chanson d'automne*, poème de Paul Verlaine.
[4] *L'isolement*, poème de Lamartine.
[5] *Toi et moi contre le monde entier*, chanson de Claude François.
[6] *Cyrano de Bergerac*, pièce de théâtre d'Edmond Rostand.

En sortant des toilettes, Marjorie se contempla devant le miroir. Elle y aperçut le reflet d'une jolie jeune femme à la mine grave et au teint pâle. Elle réajusta sa jupe plissée et son corsage en coton. Elle se lava les mains, avala une gorgée d'eau puis noua ses cheveux blonds en une longue tresse. Un pincement au cœur la fit respirer plus fort que d'habitude. C'était flagrant. Plus elle s'approchait de la trentaine, plus elle ressemblait à sa mère au même âge. Elle serra dans ses doigts le médaillon dont elle avait hérité, un bijou de famille transmis de génération en génération.

Qui sait ce que le destin me réserve ?

Un dernier soupir et Marjorie repartit à l'assaut de la bonne humeur de Clément. Mais il n'était plus là, déjà occupé à ranger les ouvrages dans les rayons. La jeune femme se rassit à son bureau. Elle alluma son ordinateur, lança le programme de contrôle des emprunts et attrapa le premier livre sur la pile, *Le feu des béguines*[7]. L'histoire avait toujours été sa matière préférée. Après un baccalauréat littéraire, elle avait suivi une licence d'histoire puis continué sur un master de sciences de l'information et des bibliothèques. En préparant le concours de bibliothécaire, elle avait effectué un mi-temps en librairie avant de réaliser qu'elle n'aimait cet endroit que lorsqu'il était vide. Marjorie n'aimait pas vendre et encore moins parler aux clients mécontents. Elle aimait lire, trier, classer, ranger et, par-dessus tout, écrire.

Son mémoire de fin d'études portait justement sur les béguines, ces communautés de femmes pieuses, célibataires ou veuves, vivant sans homme, de leur travail, en toute autonomie. Ne dépendant ni d'un mari ni d'un ordre religieux, elles avaient dérangé la société, attirant sur elles jalousie, cupidité ou méfiance. L'une des plus célèbres, Marguerite Porette, avait été brûlée vive en 1310 après un procès en sorcellerie. On lui reprochait d'avoir rédigé un livre hérétique, *Le miroir des âmes simples*[8]. L'église avait du mal à accepter ces femmes libres. Les marchands des Flandres au XV^{e} siècle également, car, habiles brodeuses et dispensées de payer l'impôt, elles étaient devenues de redoutables concurrentes. Très puissantes en Europe, les communautés de béguines s'étaient dissoutes après le XV^{e} siècle pratiquement partout, sauf en Belgique où elles y avaient perduré jusqu'à nos jours. La dernière béguine, Marcella Pattyn, s'était éteinte en 2013, à Courtrai, à l'âge de 92 ans.

Avant de consigner son retour dans le logiciel interne, Marjorie feuilleta *Le feu des béguines*. Elle l'avait déjà lu. L'intrigue se déroulait au Béguinage de la Vigne, à Bruges.

— J'adorerais visiter Bruges !

L'écho de ses paroles résonna dans la pièce, le son de sa voix la fit sursauter.

Tu devrais, pensa-t-elle.

Et le vent se leva derrière les grandes fenêtres, agitant les arbres hauts et balayant les feuilles rousses. Et la pluie s'en mêla, battant les vitres épaisses sur un tempo régulier. Et sa vision devint floue. Devant elle
se tenaient les maisons blanches du Béguinage de La Vigne, déjà vues en photo cent fois. Elle se frotta les yeux et les habitations disparurent, remplacées par les peupliers de la cour. Elle secoua la tête.

[7] *Le feu des béguines*, roman de Marie Cristen.
[8] *Le miroir des âmes simples*, ouvrage médiéval du XIII^{e} siècle de Marguerite Porete.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Elle essaya de se concentrer sur son travail. Le livre sur les béguines lui parut brusquement très lourd. Elle le reposa et prit une longue inspiration pour se calmer. Peut-être n'était-ce qu'une conséquence de son allergie ? Elle roula sa tête à droite, à gauche, espérant se détendre. Cela ne fit qu'aggraver le sentiment de malaise. Elle porta la main à son cou, hoqueta, recula vivement, manquant de basculer de son fauteuil à roulettes. En panique, elle agrippa la table, ses jambes se dérobant sous elle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Clément venait d'arriver. Il la rattrapa de justesse. Elle ferma les yeux, le souffle court, la poitrine en feu. Et eut juste le temps de refaire le décompte avant de s'évanouir.

Plus que 20 jours…

Lorsqu'elle rouvrit les yeux quelques minutes plus tard, son collègue était penché sur elle. Le corsage de Marjorie était trempé, Clément lui tapotait les joues. Elle inspira profondément et demanda, perplexe.

— Qu'est-ce que tu as fait ?
— Désolé, j'ai flippé, je t'ai balancé un verre d'eau à la figure ! Ça va mieux ? Tu m'as fait une de ses peurs.
— Je ne sais pas, d'un coup, tout est devenu flou. Et mon médaillon…
— Quoi, ton médaillon ?
— Il était brûlant !

Clément s'assit à ses côtés en tailleur, prenant sa main dans la sienne.
— Dis donc, la Belle au bois dormant, c'est quoi ces histoires ? Qui joue au théâtre ici ?

Personne ne joue !

— Personne, répéta Marjorie, d'une voix blanche, en détachant chaque syllabe, les yeux rivés vers les fenêtres et la main sur son cou.

Clément recula d'un bond, les yeux écarquillés.
— Youhou, tu fais peur, Marjo, tu m'expliques ?

Mais le responsable de la médiathèque venait de débarquer dans leur bureau. Les surprenant tous les deux assis sur la moquette tachetée d'eau, il aboya d'un ton cassant.
— Au travail, vous deux ! Les portes ouvrent dans cinq minutes et on a la visite de trois écoles ce matin. Vous vous croyez où ? Debout ! Je ne tolérerai aucun manquement. C'est pas une cour de récréation ici !

3

Belém, Amazonie

6 septembre 2023

L'infirmerie de l'expédition scientifique mesurait moins de quarante mètres carrés. On y accédait par un porche brinqueballant, au fond d'une courette envahie d'herbes folles. Elle était chichement décorée de posters défraîchis sur une peinture écaillée. Allongée dans un coin de la pièce, sur un lit en métal rouillé, Éloïse se tenait la tête entre les bras. Depuis quelques jours, elle endurait des migraines intenses. Et le vacarme du vieux ventilateur ne faisait qu'ajouter à sa peine. Elle n'osait bouger de peur de vomir, elle n'osait ouvrir les yeux de peur de souffrir de la lumière et la nuit, elle n'osait s'endormir. Elle n'en avait pas parlé à son père et encore moins à Marjorie pour ne pas les inquiéter. Lors de leur dernière visio, elle avait joué son rôle, celui de la sœur cadette rationnelle et enjouée. Mais en vérité, depuis le début du mois, d'étranges visions s'invitaient dans ses songes et la laissaient tremblante le matin.

Cette nuit, elle avait rêvé d'une femme, vêtue d'un voile bleu, assise au bout de son lit. Et dans ses souvenirs brumeux, la dame rousse s'était approchée pour murmurer à son oreille.

— Il est l'heure, Éloïse.

L'image était si précise qu'il lui avait semblé sentir son poids sur les draps et son souffle dans son cou. Terrifiée, la jeune femme s'était réveillée en sursaut. La dame au voile avait disparu. Pourtant, Éloïse avait tremblé toute la nuit, incapable de retrouver le sommeil. Au matin, ses mains présentaient des marques rouges. Elle avait essayé de les nettoyer au savon et à l'eau. Mais les taches ne l'avaient pas quittée. Et ses coudes s'étaient couverts d'eczéma.

L'étau dans sa tête se resserra et les mots de la femme revinrent, prononcés d'une voix ferme.

— L'heure est venue de respecter le serment de ta lignée.

De la main, elle tenta de chasser cette pensée, sans succès. Quoi qu'elle fasse, elle revoyait la forme mystérieuse. Une jeune femme, très menue, dont le visage disparaissait sous un voile. Dans la main, elle tenait un médaillon. Il ressemblait étrangement à celui de sa sœur.

Déboussolée, inquiète, elle alluma son portable et consulta la date. C'était le 6 septembre, dix-huit jours avant l'anniversaire de Marjorie. Elle sentit la sueur perler sur son front et l'angoisse la gagner. Et si c'était vrai ? Elle tenta de se raisonner. De la main, elle balaya l'hypothèse. Non, ça ne pouvait pas être possible.
Oui, mais si c'était vrai ?

Elle se leva, passa devant l'infirmière qui lui fit les gros yeux, et se dirigea quand même vers la courette, espérant capter du réseau. Dès son arrivée au Brésil, elle s'était procuré une carte SIM locale pour joindre ses proches en France.
Le téléphone sonna longtemps dans le vide. Puis finalement, une voix chevrotante se fit entendre. Elle y répondit avec, dans la voix faussement enthousiaste, l'espoir d'être rassurée.

— Allô, mamie !
— Éloïse ?

— Oui, c'est moi. Il m'arrive un truc bizarre.

Un silence s'installa, moite et pesant comme le climat en Amazonie. Il était collant et gluant. Il n'augurait rien de bon. Sa grand-mère reprit.

— Tu l'as vue ?
— Quoi ? Qui ?
— Ta sœur aura bientôt son âge.

En sueur, en proie à des palpitations, Éloïse s'adossa au mur effrité. Une araignée vint se poser dans son cou qu'elle délogea de ses boucles rousses. Sous le soleil, elle cligna des yeux, des yeux verts comme la mousse des forêts, verts comme les grimoires anciens, verts comme la prophétie oubliée de sa lignée.

— L'heure est venue de venger ton aïeule, Éloïse et de mettre fin à la malédiction. Ça ne peut être que toi. Comment sont tes mains ?

Éloïse retint sa respiration et ouvrit ses mains. Les paumes étaient rouge écarlate, rouge sang. Elle étouffa un cri. Sa grand-mère devina.

— Tu dois rentrer, Éloïse, maintenant !